

# Marcel Proust et Romain Rolland

## L'individu, le Peuple, et la Guerre

### Jean-Yves Tadié

« La conférence est un genre qui oscille entre deux écueils, la comédie ennuyeuse et le pédantisme mondain. Cette forme de monologue à haute voix, en présence de centaines de personnes inconnues et muettes, ce vêtement tout fait, qui doit aller à tous et qui ne va à personne, est pour un cœur d'artiste un peu sauvage et fier, quelque chose d'intolérablement faux<sup>1</sup> ». Ces paroles de Romain Rolland dans *Jean-Christophe* sonnent comme une menace pour celui qui va s'adresser à vous.

Il y en a une autre, venue d'excellents travaux qui nous ont précédé : la conférence de Luc Fraisse, « Marcel Proust et le *Jean-Christophe* de Romain Rolland<sup>2</sup> », l'article de Marie Gaboriaud sur le modèle beethovenien<sup>3</sup>.

Bien des traits parallèles restent pourtant à mettre en valeur. C'est pourquoi j'ai choisi, après quelques remarques préliminaires destinées à présenter ces deux figures face à face, de traiter un thème redevenu d'actualité dans les rues françaises, celui du peuple, et un autre qui en découle et est aussi d'actualité quand nous commémorons la Grande-Guerre, celui de la guerre.

La vie aurait pu rapprocher les deux hommes, qui ont cinq ans de différence, l'un né en 1866, l'autre en 1871 : lorsque Romain Rolland épouse Clotilde Bréal, cousine des Proust, Mme Proust le présente comme un « phénix de trois règnes de la nature, minéral excepté : Homme de sciences ! de lettres ! – artiste ! et le reste, et le reste »<sup>4</sup>. Si le mariage ne dure pas, Rolland se liera durablement d'amitié avec d'autres cousins de Proust, Louise Crémieux (dédicataire de *L'Heure espagnole* de Ravel, 1863-1925, très présente dans la Correspondance de Proust, auteure de *Femmes écrivains d'aujourd'hui*, 1911 et de *La famille Sanarens*, 1921) et Jean Cruppi, plusieurs fois ministre avant la guerre de 1914, de la justice, des affaires étrangères.

Leurs études étaient littéraires, mais différentes. Romain Rolland a une formation universitaire très solide, que lui ont

donnée la khâgne et l'École normale supérieure. Il est très tôt maître de conférences à la Sorbonne. Proust n'a que celle du Lycée Condorcet et une licence à la Sorbonne, mais ne souhaite embrasser aucune autre carrière que celle d'écrivain, bien que sa mère ait pensé (et lui-même) qu'il aurait fait « un excellent professeur de seconde ».

Ici nous rencontrons un problème esthétique. Les universitaires n'écrivent jamais de roman comme les artistes. Et souvent, ils les ratent. Leur problème est double : ils sont écrasés par leur culture et ils ont trop d'idées. Un roman, c'est d'abord une histoire qui dure, dont le propre est, comme disait Stevenson, d'être longue. Quant aux idées, elles voudraient s'exprimer dans une thèse, une prédication morale, un essai. C'est ainsi que le volume de *Jean-Christophe* « Dans la Maison », celui que Proust a commenté dans un de ses cahiers préparatoires à la *Recherche*, ne comporte pas un tiers (la fin) d'intrigue psychologique.

Les deux auteurs ont développé dans leur œuvre non seulement des histoires, mais une réflexion et tout un système de pensée, dans le roman lui-même.

Il y a, chez Romain Rolland, un goût constant de la généralisation, et même du pamphlet. Elle s'insère dans le développement romanesque en le suspendant par de véritables exposés qui auraient pu figurer dans un essai. Chez Proust, la loi se déduit de l'action et des propos des personnages, de leur point de vue, elle naît de l'action, elle n'est pas plaquée sur elle. Proust n'écrit pas, venu de nulle part, « Quand un Français a des idées, il veut les imposer aux autres, etc... ». Il ne dénoncerait pas, en une page, « l'individualisme français » obstiné et replié.

Nous n'ignorons pas que la plus grande partie de l'œuvre de Romain Rolland échappe à la fiction : biographies, journaux intimes, correspondances, histoire de la musique, le monumental *Beethoven*. Mais ce qui nous retiendra ici, c'est d'abord le roman, et comment concilier une fiction, *La Recherche*, *Jean-Christophe*, avec une pensée. Nous

1. *Jean-Christophe*, éd. en un volume, Albin Michel 2007, p. 934.

2. Luc FRAISSE, « Marcel Proust et le *Jean-Christophe* de Romain Rolland », *Études rollandiennes* n°13.

3. Marcel PROUST, « R. Rolland et le Modèle beethovenien », *Études Romain Rolland*, janvier 2019.

4. Marcel PROUST, *Cor.* Plon, t. I, p. 181. Elle divorce en 1901 et épousera Alfred Cortot.

avons choisi d'insister sur leur philosophie du peuple et de la guerre.

Le *Jean Santeuil* (1895-1899) de Proust, resté inédit jusqu'en 1952, est somme toute antérieur à *Jean-Christophe* (1904-1912) et il en est pourtant assez proche, par le sujet comme par le traitement. Notamment parce que *Jean Santeuil* n'est pas fondé sur la mémoire, sur la remémoration d'un passé considérable qui deviendra la matière de l'œuvre. *Jean Santeuil* est vécu au jour le jour, au fil du temps. Mais les raisons qui ont poussé le jeune Marcel à l'abandonner n'ont pas touché Romain Rolland : il n'avait pas encore trouvé comment peindre l'action comme remémorée dans un style nouveau.

Plus tard, Proust a lu particulièrement *Dans la Maison*, en février 1909, dans les *Cahiers de la quinzaine* auxquels il est abonné depuis février 1908. C'est le moment où il note des remarques sur le cahier 29<sup>5</sup>, des remarques mais peu de citations. Tout tourne autour de l'opposition, venue de la réflexion sur Sainte-Beuve, entre le moi superficiel et le moi profond. Et sur le fait que rien ne se décrète, ni l'intelligence, ni la beauté, mais que tout se fait sentir. Il y a plus d'esprit dans *Le Curé de Tours* que dans le personnage de Steinbock, chez Balzac. Les idées, l'esthétique ne doivent pas être plaquées sur l'œuvre, mais en ressortir naturellement.

Parmi les reproches de Proust à Romain Rolland, les impressions restent superficielles, ne sont pas approfondies, et l'expression est tissée de lieux communs. Il en reste aux apparences et ne descend pas dans la profondeur, ne choisit pas ses mots, ses images sont banales, sa pensée même manque de profondeur. En revanche, Proust, ne critique (ni ne mentionne) l'idée de cycle, le compositeur comme sujet, la musique illustrée par la littérature.

En effet, les deux romans s'ordonnent selon deux cycles en apparence semblable, qui racontent l'ascension d'un artiste depuis l'enfance jusqu'à la maturité (et dans le cas de Jean-Christophe, jusqu'à la mort), dix épisodes d'un côté, sept, de l'autre. Pendant un siècle, depuis Balzac jusqu'à Martin du Gard, Musil, Evelyn Waugh, Anthony Powell, la littérature européenne a engendré de grands cycles romanesques, dont nous avons ici deux exemples éminents. Des milliers de pages ou rien !

Mais il y a une différence importante entre nos deux cycles : dans un cas, c'est l'histoire d'un génie qui est en pleine création. Et même Olivier est un personnage d'*écrivain*. Ses livres sont publiés (sans succès) contrairement au

Narrateur proustien, qui a de vagues rêves de littérature, mais n'a pas encore découvert sa vraie vocation.

Dans l'autre, un individu effacé, passif, et qui surtout a le sentiment de rater sa vie, de ne pas arriver à écrire, jusqu'à l'illumination du *Temps retrouvé*. Deux romans qui sont en même temps des essais.

Un même sujet ? Mais cela ne suffit pas : « Je n'admets pas qu'on juge un auteur sur son dessein et non sur son livre. Et quand je vois tel écrivain à la mode aujourd'hui entasser les volumes et s'entendre louer pour ses intentions généreuses, sa profondeur de vues, mais à chaque phrase ne pas trouver la métaphore qu'il faut, faire un tour immense mais ne pouvoir jamais sauter le fossé, je déplore qu'aujourd'hui l'intention soit ainsi tenue pour le fait<sup>6</sup> ». Proust condamne même les grandes constructions à la Romain Rolland : « *J'aime mieux les justes indices que les grandes constructions où dix mille ratages fardés par l'intelligence et la rhétorique donnent l'impression (pas à moi) d'une réussite<sup>7</sup>* ».

Le rôle de la *mémoire* les oppose : le roman de Proust est construit sur elle, non celui de Rolland, qui écrit au contraire : « Les âmes fatiguées répugnent au contact direct de la vie ; elles ne la peuvent supporter qu'au travers des voiles des mirages que tisse l'éloignement du passé et les paroles mortes de ceux qui furent autrefois des vivants<sup>8</sup> ».

De même, Proust n'a pas dû apprécier la condamnation des « neurasthéniques » : « Il n'y a que les neurasthéniques pour discuter de la morale ; et la première loi morale est de ne pas être neurasthénique », ni la satire des écrivains qui composent des portraits de peintre et de musiciens dans un style maniéré.

Si Proust attaque Romain Rolland avec cette violence inhabituelle, c'est qu'il se sent menacé par lui. Peut-être a-t-il aussi souffert de certaines phrases où il a pu se reconnaître, notamment celles qui visent les « Portraits de peintres » des *Plaisirs et les Jours* dans *La Foire sur la place*, volume qui attaque les intellectuels oisifs, maladifs, les mondains, les juifs, les homosexuels<sup>9</sup>. « Certains transposent pour orchestre ou pour piano les tableaux du Louvre, ou les fresques de l'Opéra ; ils mettaient en musique Cuyp, Baudry et Paul Potter ; des notes explicatives aidaient à reconnaître, ici la pomme de Paris, là l'auberge hollandaise, ou la croupe d'un cheval blanc. Cela semblait à Christophe des jeux de vieux enfants<sup>10</sup> ». Proust s'est forcément reconnu dans les allusions à Cuyp et à Potter. Et aussi dans la

5. Les cahiers de brouillon de Proust, ou cahiers d'esquisses, ont été numérotés par Bernard de Fallois dans un ordre qui n'est pas toujours celui de leur rédaction. (voir les pages de mars 1909 dans CSB 306-310) et le cahier de brouillon 29<sup>e</sup> (f<sup>o</sup>s 53-57) <sup>7</sup> Cor. t. XIII, p. 24 (1914, à H. Ghéon).

6. Cor. t. XIII, p. 24 (1914, à H. Ghéon).

7. Cor. t. XII, p. 38 ((25 janvier)1913 à Lucien Daudet)

8. Cité par Fraisse, p. 5.

9. Marie GABORIAUD, *Etudes Romain Rolland* n°42. Marcel Proust et le modèle beethovenien p.33,37.

10. *La Foire sur la place*, JC, p.189, cité par L. Fraisse, qui cite aussi : « d'écœurants petits snobs, riches pour la plupart, en tout cas oisifs »....Tous écrivaient-prétendaient écrire. C'était une névrose, sous la Troisième République ».

condamnation des artistes et des écrivains sans métier, qui vivent de leur rentes ; Romain Rolland oubliait que, rente ou pas, ni Beethoven, ni Haendel, ni Tolstoï n'ont exercé d'autre métier que celui d'artiste. Quant au style, Proust n'est pas hostile à la préciosité. « C'est au contraire une certaine opacité dite populaire du langage, préconisée par l'auteur de *Jean-Christophe* qui me semble révéler exactement l'impuissance à approfondir ses idées<sup>11</sup> ». D'où la conclusion : ceux qui n'aiment pas Swann doivent le considérer comme « un pire Jean-Christophe<sup>12</sup> ».

Ce n'est pourtant pas sur ces thèmes que nous avons choisi de comparer les deux écrivains, mais sur ceux, peu étudiés, du Peuple et des rapports entre les peuples, qui mène à la guerre :

### **Le populisme anti-élite de Romain Rolland**

Rolland dénonce l'élite, « les parasites qui nous rongent, les aventuriers des lettres, de la politique et de la finance, avec leurs pourvoyeurs, leurs clients et leurs catins ; et ils jugent la France d'après ces misérables qui la dévorent. Pas un de vous ne songe à la vraie France opprimée (..) à ce peuple qui travaille, indifférent au vacarme de ses maîtres d'un jour<sup>13</sup> ». Il y a un populisme de Rolland, tout à fait étranger à Proust, à l'élitisme de Proust.

Christophe s'entend dire par Olivier qu'il ne connaît de la France qu'une « société de débauche, quelques bêtes de plaisir, qui ne sont même pas français, des viveurs, des politiciens, des êtres inutiles<sup>14</sup> ». Quant à l'élite intellectuelle, « deux ou trois douzaines d'hommes de lettres ? Voilà une belle affaire ! En ce temps où la science et l'action ont pris une telle grandeur, la littérature est devenue la couche superficielle de la pensée d'un peuple<sup>15</sup> ». Quant au théâtre, ce n'est pas mieux, (c'est l'auteur méconnu du *Théâtre du Peuple* qui parle) il est fait pour « une clientèle riche d'hôtels cosmopolites », « Crois-tu qu'un travailleur sache seulement ce qui s'y passe ! ». Pas de place ici pour les divinités adorées par le jeune Proust, Sarah Bernhardt, Réjane, devenues la Berma, pas d'admiration pour la loge d'une duchesse de Guermantes.

### **L'élite**

Olivier reproche à Christophe de ne pas connaître

« dans les pauvres logements, dans les mansardes de Paris, dans la province muette, les cœurs braves et sincères (...) la force de la France, la force qui se tait et qui dure, tandis qu'incessamment pourrit et se renouvelle ce qui se dit : l'élite ». Le peuple, « de la Croisade à la Commune », depuis dix siècles, « agit et crée, un peuple qui a pétri le monde à son image par l'art gothique, par la raison classique, par la révolution ». Les étrangers jugent la France par « les parasites qui nous rongent, les aventuriers des lettres, de la politique et de la finance, avec leurs pourvoyeurs, leurs clients et leurs catins ». Et un peu plus loin, Olivier dénonce « l'atmosphère empestée de ces métèques, qui se sont abattus sur notre pensée, comme un essaim de mouches<sup>16</sup> ». « Une pseudo-élite s'empare de Paris » et « la voix du reste de la France est étouffée »<sup>17</sup>. « La bourgeoisie indifférente et égoïste nous regarde mourir ». « Il suffit qu'une pseudo-élite s'empare de Paris, et embouche la trompette de la publicité, pour que la voix du reste de la France soit étouffée ». Seuls les poètes, les musiciens et les savants continuent « leur chant ardent et concentré ». Rolland, sans comprendre que cela ne correspond pas à la demande populaire, rêve donc d'une nouvelle élite qui vit sur les sommets et qui comprend les savants, les poètes, les hommes de foi, les cœurs « braves et humbles ».

Or, « Plus la France se démocratisait, plus sa pensée, son art, sa science semblaient s'aristocratiser<sup>18</sup> ». L'art « méprisait le peuple ». Et, dans le domaine politique, la France « est opprimée par la canaille »,<sup>19</sup> elle souffre de « la lèpre du luxe », des « parasites de la richesse et de l'intelligence<sup>20</sup> ».

« Romain Rolland voudrait fonder une *littérature anti-littéraire*, écrit Yves Jeanneret. L'acte d'écrire est pour lui une réalité première, qui réconcilie l'esthétique, le moral et le politique ; mais le texte ne vaut que par le cadre de communication dans lequel il devient vivant. Rolland justifie le choix du théâtre, puis de la biographie, par une volonté de sortir l'écriture des préoccupations autotéliques d'un cercle d'initiés. On peut en rire, il est difficile de ne pas s'y arrêter. Rolland veut actualiser la posture micheletiste, adresser un art au peuple et réactiver ainsi, dans la culture, une révolution inachevée. Ce projet connaît bien des reconversions, dont le dialogue écrit de *Jean-Christophe* avec ses lecteurs, porté par la périodicité d'une publication qui façonne le rythme du texte comme le cadre de sa réception, constitue

11. Cor. t. XII, p. 245, août 1913 à J. Copeau.

12. Cor. t. XVI, p. 64 (1917 à Léon Daudet).

13. *Antoinette*, JC, p. 891 et p. 893, citée par M. Gaboriaud, *art. cit.* p.34.

14. JC, p. 891.

15. JC, p. 892, comme les citations suivantes .

16. JC, p. 893.

17. JC, p. 894.

18. JC, p. 921 .

19. JC, p. 926.

20.

la version la plus accomplie<sup>21</sup> ».

Il s'agit donc, à la suite de Michelet, de donner la parole au peuple (« Mais le peuple, je n'ai pas su le faire parler », écrit l'historien à la fin de son essai sur le sujet). C'est un problème politique, c'est aussi un problème littéraire. Comment le faire parler ?

*Le peuple de St André des Champs* est un thème qui traverse la recherche, de Combray à la mort de Saint-Loup et au *Temps retrouvé*. Bien loin que le peuple proustien soit coupé de l'art, on le retrouve au porche des églises gothiques, dont Proust avait visité un grand nombre, notamment avec Bertrand de Fénelon, les Bibesco, les Yeatman. Une de ses églises préférées était Saint-Loup de Naud, dont il s'inspira pour Saint André-des-Champs.

Le peuple de Rolland est donc constitué par les classes populaires. Le peuple de Proust est la communauté nationale au sens de Michelet ; il n'est pas divisé en classes. Et la littérature populaire n'est pas celle qu'on croit : les ouvriers peuvent lire des livres que ne lisent pas les ducs. « L'idée d'un art populaire comme d'un art patriotique si même elle n'avait pas été dangereuse, me semblait ridicule ; S'il s'agissait de la rendre accessible au peuple, en sacrifiant les raffinements de la forme, « bons pour des oisifs », j'avais assez fréquenté de gens du monde pour savoir que ce sont eux les véritables illétrés, et non les ouvriers électriciens » ? À cet égard, un art populaire par la forme eût été destiné plutôt aux membres du Jockey qu'à ceux de la Confédération générale du travail. Quant aux sujets, les romans populaires ennuient autant les gens du peuple que les enfants ces livres qui sont écrits pour eux<sup>22</sup> ».

## Les Juifs

Dans l'immeuble, décrit étage par étage à la manière de *Pot-Bouille*, où habitent Olivier et Christophe, au premier étage, M. Félix Weil, « riche juif » assyriologue, penseur libéral et ironique, qui s'intéresse à tout mais ne s'engage pas à fond. « Il était surtout sensible aux ridicules des juifs, parce qu'il les connaissait mieux », « malgré sa liberté d'esprit qui n'admettait pas la barrière des races », « il se heurtait souvent à celles que lui opposaient les gens des autres races<sup>23</sup> ». Il n'avait, non plus que sa femme, « l'indiscrétion grossière de tant d'autres de leur race ». Ce mot race, employé sans vergogne, pose un problème : c'était un usage du temps, dont tout le monde n'abuse pas, qu'on trouve aussi chez Proust, mais qui a mené aux pires excès. A quoi s'assortit, par exemple chez le docteur Emmanuel, un « type

sémite ». On sait à quelles monstruosité aboutira l'identification d'un tel type.

Le seul personnage qui vienne en aide aux deux héros Olivier et Jean-Christophe est « un Juif d'une quarantaine d'années, nommé Taddée Mooch<sup>24</sup> ». On comparera avec Bloch chez Proust : « Le Juif tel que le représentent ceux qui ne l'aiment point ». Mais il est simple et bon, serviable : « La bonté n'est pas rare chez les Juifs », mais en général négative ; ici, elle est active, pour les pauvres et les malheureux. Mais c'est aussi un « neurasthénique » : « On paie cher le privilège d'être d'une trop vieille race ». Il est atteint de « l'immense ennui sémite » qui n'a rien à voir avec « notre ennui aryen ». Proust a pu se reconnaître dans ce trait que dénonce Rolland : « la pensée, l'analyse sans fin, qui empêche d'avance la possibilité de toute jouissance et qui décourage de toute action ». En revanche, il a pu être surpris par cette affirmation « le passé n'existe pas pour les Juifs, ou du moins, il n'est pas le même que pour nous<sup>25</sup> ». C'est pourquoi ils peuvent s'intéresser au présent, dans tous les domaines d'activité. On se souvient aussi l'étonnante dénonciation du Dieu de la Bible, digne de Voltaire : « un vieux juif monomane, un fou furieux, qui passe son temps à gronder, menacer, hurler. »<sup>26</sup> La Bible de Proust est très différente, intégrée sous forme d'images à l'analyse des personnages. Ainsi du père du narrateur comparé à Abraham dans la scène du baiser du soir à Combray.

Remarquons en passant qu'il y a un comte Bloch chez Romain Rolland<sup>27</sup>, « un sportsman connu par ses maîtresses, sa collection de ciboires anciens, et ses opinions ultra-royalistes. » Notons en passant que les *catholiques* ne sont pas plus flattés que les juifs, qui laissent périr les meilleurs de leur sang et constituent une « indigne horde ». Le catholicisme aujourd'hui est atteint d'une « inertie meurtrière ». Or c'est un groupe social qui ne retient pas l'attention de Proust.

## La race

Naturellement, le mot n'a pas la même portée avant le nazisme et après le nazisme. Mais il inspire déjà des pensées politiques détestables, comme celle de Drumont et de *l'Action française*.

Romain Rolland aurait dû méditer l'affirmation de Renan dans sa conférence *Qu'est-ce qu'une nation ?* donnée à la Sorbonne en 1882 : « La vérité est qu'il n'y a pas de race pure et que faire reposer la politique sur l'analyse ethnographique, c'est la faire porter sur une chimère. Les plus

21. « Effacement d'une figure : Romain Rolland », *Les cahiers de médiologie* 2001/1 (N° 11), pages 46 à 53

22. *RTP, TR*, t. IV, p. 467.

23. *JC*, p. 918. *JC*, p. 928.

24. *JC*, p. 940 sq.

25. *JC*, p. 946.

26. *JC*, p. 938.

27. *JC*, p. 960

nobles pays, l'Angleterre, la France, l'Italie, sont ceux où le sang est le plus mêlé. L'Allemagne fait-elle à cet égard une exception ? Est-elle un pays germanique pur ? Quelle illusion ! Tout le Sud a été gaulois. Tout l'Est, à partir d'Elbe, est slave. Et les parties que l'on prétend réellement pures le sont-elles en effet ? Nous touchons ici à un des problèmes sur lesquels il importe le plus de se faire des idées claires et de prévenir les malentendus. (...)

« L'histoire humaine diffère essentiellement de la zoologie. La race n'y est pas tout, comme chez les rongeurs ou les félins, et on n'a pas le droit d'aller par le monde tâter le crâne des gens, puis les prendre à la gorge en leur disant : « Tu es notre sang ; tu nous appartiens ! » En dehors des caractères anthropologiques, il y a la raison, la justice, le vrai, le beau, qui sont les mêmes pour tous. Tenez, cette politique ethnographique n'est pas sûre. Vous l'exploitez aujourd'hui contre les autres ; puis vous la voyez se tourner contre vous-même ».

Cependant, ces théories de la race n'entraînent, chez Olivier, différent en cela de l'Allemand Jean-Christophe, aucun rejet ni refus des *immigrants* : « Voudrais-tu que je reprenne la vieille devise de haine : *Fuori barbari* ! ou : *la France aux Français* ! (...) La Gaule a bon estomac ; en vingt siècles, elle a digéré plus d'une civilisation. Nous sommes à l'épreuve du poison... Libre à vous, Allemands, de craindre ! Il faut que vous soyez purs, ou que vous ne soyez pas. Mais nous autres, ce n'est pas de la pureté qu'il s'agit, c'est d'universalité<sup>28</sup> ». Olivier refuse que « la France se referme peureusement dans une chambre de malade, contre l'air du dehors<sup>29</sup> ». Cette force nouvelle, la France l'a puisée, encore récemment, dans la défaite de 1870.

Romain Rolland reconnaît qu'il n'est pas question de chasser les juifs de France, mais il est déjà terrible qu'il soit amené à formuler cette hypothèse : « Si le malheur voulait que les Juifs fussent chassés d'Europe, elle en resterait appauvrie d'intelligence et d'action, jusqu'au risque de la faillite complète<sup>30</sup> ». Ce serait une « saignée plus meurtrière encore que l'expulsion des protestants au XVII<sup>e</sup> siècle (notons que les protestants n'ont pas été expulsés : la révocation de l'édit de Nantes interdisait tout culte public et les forçait à se convertir, mais interdisait leur sortie de France ; ceux qui sont partis l'ont fait clandestinement et en courant de graves dangers).

Olivier ajoute cette mention importante : « Ces ques-

tions de suprématie de race sont niaises et dégoûtantes<sup>31</sup> », tout en ajoutant qu'il est « inadmissible qu'une race étrangère, qui ne s'est pas encore fondue dans la nôtre, ait la prétention de connaître mieux ce qui nous convient que nous-mêmes ; (...) Ces êtres hypernerveux, agités et incertains, ont besoin d'une loi qui les tienne et d'un maître sans faiblesse, mais juste, qui les mate ». Et d'ajouter, ce qui complète le tableau, qui passe du racisme au machisme : « Les Juifs sont comme les femmes : excellents, quand on les tient en bride<sup>32</sup> ». Ce que Romain Rolland ne voit pas, comme presque toute son époque, c'est que c'est l'idée même de race qui mène aux pires abus et aux pires crimes.

On est donc surpris de rencontrer un vibrant éloge de la conquête coloniale, de « l'énergie surhumaine d'une poignée de conquérants français, perdus au milieu du continent noir, entourés d'armées noires »<sup>33</sup>... Et aussi des remarques à propos des officiers et de leur « humiliation de subir les ordres insolents de politiciens ignares et malfaisants<sup>34</sup> ». Le ton est bien différent dans les conversations de haute stratégie des officiers de Doncières dans *Le Côté de Guermantes*. De même n'y trouve-t-on pas « le dégoût pour les maîtres du jour et leur pensée corrompue », un « sentiment de révolte morale sourd, profond, général<sup>35</sup> ». Il est vrai que face à cette débâcle supposée, l'Allemand Jean-Christophe lance un appel à la lutte : « Debout ! Il faut vivre !<sup>36</sup> ».

## Les juifs chez Proust

Globalement, Proust considère que l'histoire de l'antisémitisme, tout comme celle de l'homophobie pour les homosexuels, a fait des juifs une « race maudite ». Individuellement, de nombreux personnages *d'À la Recherche du temps perdu* sont dotés de traits culturels hérités de l'Histoire, et dont Juliette Hassine a fait un remarquable inventaire<sup>37</sup>. Mais il ne s'agit jamais de stéréotypes comme on en trouve chez Romain Rolland, de traits raciaux : il s'agit de traditions religieuses, littéraires voire bibliques. Et si Bloch est parfois accablé sous la satire, c'est qu'il y a aussi un antisémitisme des juifs, à caractère social lui aussi, et culturel : on se moque de soi-même, on n'aime pas que les autres le fassent. En revanche, Proust a peint l'antisémitisme de bien des manières, surtout chez Charlus. Le dernier mot restera à Swann, face à l'antisémitisme du « grand-oncle » du Narrateur : « Vous apprendrez un jour que tout ce que vous respectez et dont vous croyez les juifs généralement dépourvus, la générosité, la charité, la solidarité, le

28. JC, p. 927.

29. JC, p. 928.

30. JC, p. 947.

31. JC p. 947

32.

33. JC p. 975

34. JC, p. 976.

35. JC, p. 982, 983.

36. JC, p. 985.

37. *Dictionnaire Marcel Proust*, art. Judéité.

pardon des injures sont précisément des vertus juives par excellence ». Et mon grand-oncle devait l'apprendre en effet<sup>38</sup>».

### **L'Allemagne et la France Français et Allemands dans *Jean-Christophe***

Il y a, dans *Dans la maison*, et ailleurs, des affirmations sur le tempérament et l'esprit nationaux, où l'on retrouve les stéréotypes habituels sur les Allemands et les Français. Proust, au contraire, les traite à égalité dans *Le Temps retrouvé*. Ces caractérisations sommaires et parfois caricaturales ont été largement abandonnées, comme la méthode qui les dicta. La sociologie, l'histoire, l'anthropologie ont chassé ces clichés, qui, lorsqu'ils sont appliqués aux Juifs, sont insupportables, malgré les précautions de style. Le conflit de 1908 entre l'Allemagne et la France, – est pour Romain Rolland l'occasion de parler de condamner « l'orgueilleuse démenche de l'impérialisme allemand<sup>39</sup> » de l'Alsace et des traits nationaux<sup>40</sup> (JC p. 996)

### **Français et Allemands dans *À la Recherche du temps perdu* Le baron de Faffenheim et le baron de Charlus**

Evidemment, dans *Jean-Christophe*, c'est un personnage allemand qui est au premier plan, le protagoniste lui-même. Proust a, lui aussi, créé, dans *Le Côté de Guermantes*, un personnage d'homme politique allemand, le prince von Faffenheim-Munsterburg-Weiningen, diplomate et ancien ministre (nous n'en avons pas la clé), dont le nom est imprégné du souvenir d'un séjour dans une ville d'eau, et qui pêche pour un rapprochement franco-allemand, tout en souhaitant être élu membre correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques. Il est dreyfusard comme Guillaume II. À aucun moment son caractère national ne fait l'objet d'une critique ni d'une moquerie. Et il a inventé un autre héros, à moitié allemand par sa mère, le baron de Charlus. Lorsque Proust décide d'intégrer la Guerre de 14 dans son roman, qui, évidemment ne la prévoyait pas à l'origine, dans *Le Temps retrouvé* rédigé avant la guerre, il appelle cette partie « M. de Charlus pendant la guerre ».

Au début de la guerre, les *Français de Saint André-des-Champs*, « seigneurs, bourgeois et serfs respectueux des seigneurs ou révoltés contre les seigneurs », incarnés par François ou Morel, veulent s'engager<sup>41</sup>. Dans *Du Côté de chez Swann*, Proust avait décrit les personnages sculptés sur

la façade de cette église comme représentant le peuple français<sup>42</sup> : l'artiste et les paysans partagent la même vision, inspirée par une tradition vivante, dans les représentations royales, mais aussi dans les scènes de noces et de funérailles, ou dans la figure qui ressemble au jeune paysan Théodore. Les visages de pierre sculptée sont « une réserve prête à refluer dans la vie en innombrables visages populaires », les « petits Français, nobles, bourgeois ou paysans<sup>43</sup> »..

Proust montre l'attitude de chacun face à la guerre, mais ne prend pas position sur la guerre elle-même ni ne s'en prend aux Allemands. Il en avait été de même à propos de l'Affaire Dreyfus. En cela, il reste fidèle à l'esprit du roman. Romain Rolland, en montrant dans ses articles le souci d'illustrer la pensée des deux camps, n'est pas très loin du romancier, mais il est beaucoup plus anti allemand que Proust, puisqu'il dénonce avec vigueur la destruction de Malines et de Louvain. De même, sur le plan de la pensée Rolland dénonce les écrits nationalistes allemands. Romain Rolland se livre à une critique impitoyable des arguments de l'intelligentsia allemande dans son article sur « les idoles », et particulièrement d'un texte navrant de Thomas Mann, qui oppose la *Kultur* allemande à la *civilisation* française. Et c'est lui faire un mauvais procès de le croire partisan de l'Allemagne, lui qui a au contraire mis en valeur tous les témoignages germaniques hostiles à la guerre ou favorables à la France. C'est en mentant effrontément qu'on a pu accuser Rolland d'être partisan de l'Allemagne, comme Henri Massis (*Romain Rolland contre la France*, 1915).

Chez Proust, au contraire, aucun trait national. La guerre est mise en situation, et vue par « M. de Charlus pendant la guerre ».

### **Le corps Allemagne et le corps France<sup>44</sup>.**

Il faut sans doute chercher l'origine de cette belle expression proustienne dans *La Bible de l'humanité* de Michelet, où des figures mythiques incarnent l'Histoire, celle d'Hercule par exemple. La valeur poétique de ces figures les rapproche aussi de Hugo et de Baudelaire (« Le Crépuscule du matin » : « Et le sombre Paris, en se frottant les yeux/ empoignait ses outils, vieillard laborieux ») Il s'agit de montrer que les deux nations s'opposent dans la guerre comme le feraient deux individus, deux corps humains. « Dans ces querelles les grands ensembles d'individus appelés nations se comportent eux-mêmes dans une certaine mesure comme des individus. La logique qui les

38. RTP, I, SW, esq. XII, p. 682.

39. JC, p. 996.

40. JC, p. 996.

41. RTP, TR, t. IV, p. 317. Nous sommes en 1914.

42. RTP, Sw. I, p. 149.

43. RTP, CG II, p. 703.

44. RTP, t. IV, p.351sq. et Esquisse XII, p. 776 sq.

conduit est tout intérieure, et perpétuellement refondue par la passion, comme celle de gens affrontés dans une querelle amoureuse ou domestique (...). Celle qui a tort croit cependant avoir raison – comme c'était le cas pour l'Allemagne – et celle qui a raison donne parfois de son bon droit des arguments qui ne lui apparaissent comme irréfutables que parce qu'ils répondent à sa passion<sup>45</sup>). C'est le patriotisme qui rend aveugle sur sa propre cause, juste ou injuste, non le jugement. Or M. de Charlus n'avait pas de patriotisme : « Il était par conséquent du corps-France comme du corps-Allemagne ». Naturellement, Proust ne peut pas dire que l'Allemagne n'a pas tort, mais il va aussi loin que possible dans cette voie : les arguments français ne sont pas irréfutables. Le Narrateur proustien fait partie, quant à lui, du corps-France, par patriotisme<sup>46</sup>. Et il ne peut arriver au détachement, pas plus qu'emprisonné dans son propre corps il n'arrivait au détachement à l'égard d'Albertine. Quant à M. de Charlus, « nul doute que, vivant en Allemagne, les sots allemands défendant avec sottise et passion une cause injuste ne l'eussent irrité ; mais, vivant en France, les sots français défendant avec sottise et passion une cause juste ne l'irritaient pas moins ».

Ainsi Proust s'élève jusqu'au mythe pour arriver à penser l'Histoire. Il lui était arrivé d'utiliser le mythe pour penser le passé (la descente aux enfers d'Ulysse et d'Enée à propos des rêves qui suivent la mort de la Grand-Mère, Orphée et Eurydice à propos de Swann à la recherche d'Odette) mais ici il s'en sert pour penser l'Histoire *au présent*. C'est le même effort que poursuit Romain Rolland par d'autres moyens, dans les essais recueillis sous le titre d'*Au-dessus de la mêlée*.

### M. de Charlus pendant la guerre

On découvre ici que M. de Charlus est étonnamment proche de Romain Rolland, et même plus pacifiste que lui, et qu'il réunit en lui, par l'hérédité, l'Allemagne et la France.

Quelle est l'attitude des deux écrivains face à la Grande Guerre ? Proust désapprouve *Au-dessus de la mêlée* : « ce sens du haut et du bas, n'est peut-être pas toujours celui que croit l'auteur et (...) par exemple qui se dit « Au-dessus de la mêlée » est peut-être plutôt au-dessous d'elle, l'héroïsme occupant sans doute un étage supérieur<sup>47</sup> ». Il n'est pas certain que Proust ne fasse pas ici un contre sens : il ne s'agit pas de s'abstraire de la guerre, mais d'appeler les hommes

à la considérer avec une certaine hauteur de vues.

L'influence de la guerre sur la langue, selon Charlus : « Nous avons eu : le chiffon de papier, les empires de proie, la fameuse kultur qui consiste à assassiner des femmes et des enfants sans défense, la victoire appartient, comme disent les Japonais, à celui qui sait souffrir un quart d'heure de plus que l'autre, les Germano-Touraniens, la barbarie scientifique – si nous voulons gagner la guerre, selon la forte expression de M. Lloyd George – enfin ça ne se compte plus, et le mordant des troupes, et le cran des troupes. <sup>48</sup> » Proust dénonce aussi les journalistes qui prédisaient l'écrasement de l'ennemi pour le mois suivant « et au bout d'un an n'étaient pas moins assurés dans un nouveau pronostic<sup>49</sup> ». La syntaxe de Norpois, dans les journaux, subit « du fait de la guerre une altération aussi profonde que la fabrication du pain ou la rapidité des transports ». L'esquisse XVII du *Temps retrouvé* montre comment « les deux camps ennemis parlent le même langage<sup>50</sup> » : « de sorte que tout le monde non seulement faisait la même chose, mais disait la même chose, et qu'on aurait pu mettre dans la bouche de M. Poincaré les paroles de l'empereur Guillaume : « Nous nous battons contre un ennemi implacable et cruel jusqu'à ce que nous ayons obtenu une paix qui nous garantisse à l'avenir de toute agression », sans que personne se fût aperçu de l'interpolation ».

Romain Rolland analyse aussi le vocabulaire de guerre, notamment sous la plume des intellectuels allemands, dans un important article recueilli dans *Au-dessus de la mêlée*.

Nous pouvons souligner que les deux auteurs font un sort au mot *kultur*, et que le plus hostile est, de loin, Romain Rolland<sup>51</sup>, qui analyse très sévèrement un texte de propagande de Thomas Mann<sup>52</sup> où il affirme que la guerre qui se livre est celle de la *Kultur* contre la civilisation. Rolland critique ensuite les intellectuels français (et Proust de même après la guerre refuse d'adhérer au Parti de l'intelligence (voir J. Rivière) : « La faiblesse inouïe avec laquelle les chefs de la pensée ont partout abdiqué devant la folie collective, écrit Romain Rolland, a bien prouvé qu'ils n'étaient pas des caractères<sup>53</sup> ».

### Conclusion

Romain Rolland n'a guère lu que *Les Plaisirs et les Jours*, peut-être même que les pages parues dans la *Revue blanche* qu'il détestait, et son Proust est un symboliste at-

45. RTP, TR, t. IV, p. 352. Sur Proust et Michelet sur le thème de la descente aux enfers, lire V. Agostini-Ouafi, *Proust et Michelet, Descente aux enfers et résurrection du passé*, Indigo, 2012.

46. RTP, TR, t. IV, p. 353.

47. Lettre de septembre 1916 à Walter Berry, *Cor.* t. XV, p. 290.

48. *Ibid.* p. 361.

49. *Ibid.* p. 354.

50. RTP, t. IV, p. 784-5.

51. *Les idoles, Au dessus de la mêlée*, Petite Bibliothèque Payot, p. 134-135.

52. *Ibid.* p. 135.

tardé, un dandy qui pratique l'écriture artiste, sans grand avenir. Proust a mal lu Romain Rolland, parce qu'il avait peur d'être éclipsé ou devancé dans sa recherche. Mieux vaut donc comparer les deux écrivains à la manière de Plutarque (auquel je ne me compare d'ailleurs pas). Les thèmes, la méthode, la pensée. Tous deux racontent l'histoire d'une vocation artistique (ou même de plusieurs : Elstir, Bergotte, Vinteuil, le narrateur d'un côté ; Jean-Christophe et l'écrivain Olivier, de l'autre). Tous deux ont voulu intégrer à leur roman une pensée, une philosophie, une sociologie. La technique est différente, au moins jusqu'au *Temps retrouvé*, où on entend assez directement la voix de Proust comme on entend celle de Rolland dans *Jean-Christophe*. Enfin, s'agissant du problème capital de la guerre, les deux hommes sont plus proches qu'ils ne l'ont su les pages de Proust sur la guerre ne sont parues qu'en 1927, et Proust a

mal lu *Au-dessus de la mêlée*. Mais le baron de Charlus était bien « au dessus de la mêlée » et le prix Goncourt donné à *A l'Ombre des jeunes filles en fleurs* a été considéré par la presse comme un outrage aux patriotes, qui lui préféraient *Les Croix de bois*. Il en avait été de même pour l'octroi du Prix Nobel à Romain Rolland. Et quand on songe que Proust a comparé son œuvre à une cathédrale inachevée, on est ému de voir que Rolland refond en 1943 son *Beethoven* sous le titre *La Cathédrale interrompue*. Après eux, il n'y aura guère de cathédrale dans notre littérature.

mars 2019

*Jean-Yves Tadié est professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne. Il est le biographe de Marcel Proust.*

---

53. *Ibid.* p. 138.